

Une liberté à sauver

Don Luigi Giussani, Le Sens Religieux, Chapitre XV

Nous l'avons vu dans la deuxième rencontre de cette partie, intitulée «le Drame de la Liberté», l'homme est doté d'une liberté imparfaite, capable de se mettre en travers de son chemin vers son destin. Le mal s'y présente comme une alternative possible à la lumière, mettant l'homme dans une attitude de refus, de défiance vis-à-vis de la réalité. Or ce dernier point de notre considération sur la liberté nous conduit à une constatation plus angoissante encore, à la lumière de l'anthropologie chrétienne : l'homme n'est pas seulement mis face à la possibilité du mal, il en est contaminé, est placé dans une position de fragilité constitutive que l'Eglise nomme péché originel. Voilà donc le dernier pas franchi vers l'hypothèse de la Révélation, où l'on voit que l'homme n'est pas seulement attente, nostalgie, éventualité, mais surtout cri.

L'hypothèse de la révélation - conditions de son acceptation

Notre nature est exigence de vérité et d'accomplissement, c'est-à-dire de bonheur. Toute l'activité de l'homme, quoiqu'il fasse, est dictée par cette nécessité qui le constitue. Mais à la fin de la vie, rien de ce qui était recherché n'a été trouvé ; à l'extrême limite de ce qui a été vécu, cette nécessité qui est la nôtre n'a encore rien découvert. Et le mur apparent de la mort authentifie la réalité de cette observation.

C'est ici que surgit la question. À ce moment, à cause de sa nature, pour respecter sa nature, notre raison (notre humanité) entrevoit la réponse impliquée dans son propre dynamisme - réponse qui existe par le fait même de l'existence de cette exigence. Notre nature sent intuitivement que le sens ultime des choses est une dépendance totale, reliée à un point de référence. Ce point n'est pas apparent, mais désespérément au-delà, absolu, détaché du temps et de l'espace

insaisissable par la raison, l'imagination ou le rêve, transcendant. Supprimer cet élan intuitif naturel, ce serait opter pour une irrationalité totale, ce serait détruire la nature.

L'existence de cette inconnue suprême dont tout dépend dans l'histoire et dans le monde provoque le vertige de la raison arrivée au plus haut de ses possibilités. En effet, l'homme capable d'atteindre cette hauteur devrait idéalement se soumettre, à cette Inconnue suprême à chaque instant, avec toute sa volonté de vivre, avec tout l'amour qu'il porte au réel, se soumettre à cet Inconnu absolu, hors d'atteinte, indéchiffrable, indicible. Comment montre-t-Il sa volonté à l'homme, comment lui communique-t-Il l'organisation intelligente qui permet de tout expliquer ? À travers les circonstances apparemment fortuites, les conditionnements banals qui déterminent à tout moment la vie humaine.

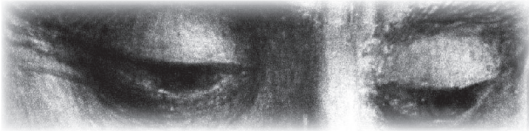
Quel paradoxe ! Pour suivre la lumière absolue du sens il faudrait que l'on obéisse à chaque instant comme si l'on naviguait en plein brouillard. Il faudrait sans cesse obéir à ce qui semble le plus irrationnel : la mobilité incohérente des circonstances.

Il faut un grand courage, comme celui de Jacob dont nous avons parlé. Toute la nuit, c'est-à-dire toute l'existence doit être vécue dans l'affrontement avec cette Présence insaisissable, indéchiffrable, au visage inconnu. L'homme est alors frappé d'étourdissement, saisi de vertige.

Ainsi, l'histoire est comme le grand film de la chute humaine engendrée pourtant par une impulsion idéale. L'homme retombe dans les limites de sa propre expérience, à l'intérieur de son existence. Et comme l'on ne peut pas vivre cinq minutes sans affirmer de quelque façon un «quid» ultime leur conférant un sens, une valeur, cette exigence inexorable du sens produit anxiété, peur, terreur - et la terreur est mauvaise conseillère. L'homme se crispe alors sur sa propre existence comme le naufragé s'accrochant désespérément à son voisin. Il est ainsi porté à identifier l'absolu, le certain, avec ce qu'il a déjà expérimenté dans sa vie, à identifier ce qui est le plus important avec l'aspect le plus rassurant de son expérience. Le dieu devient idole.

Je voudrais ajouter qu'il tombe aussi celui qui tout en reconnaissant le mystère, établit ensuite la route qui y mène, car cela revient à identifier le terme ultime.

En somme il est, historiquement, inévitable qu'à un certain moment l'homme prenne une de ses représentations pour l'absolu. L'histoire de la pensée humaine illustre abondamment cette chute, explicite ou implicite, théorique ou pratique, fixée dans une théorie ou simplement vécue à un moment particulier.



À la suite de la Bible, nous avons souligné les conséquences de la chute : la vie gagnée par la violence et la corruption. En effet, tous les rapports de l'homme, que ce soit avec l'univers, que ce soit avec autrui lorsqu'il se lance dans la poursuite et la possession du «toi», tous sont établis sur une base personnelle, selon une estimation particulière et non pas selon la mesure de l'absolu. L'homme se mutile ainsi lui-même, il mutile l'autre, il mutile les choses, et il crée des images insolites, aux formes folles. «Pauvre de moi, dirait saint Paul, qui me libérera de cette situation mortelle ?»

L'aspiration à une «rédemption», à une route sûre pour la traversée de la mer de la signification, avait été proclamée prophétiquement quatre siècles avant Jésus-Christ dans le Phédon de Platon. Au bout de l'expérience de la vie, au bout de la conscience douloureuse et passionnée de l'existence, l'homme lance malgré lui ce cri, signe de l'humanité la plus vraie. C'est une imploration, une demande ; la grande hypothèse qui jaillit est : ne peut-on *«faire la traversée sur un navire plus solide, c'est-à-dire avec l'aide d'une parole révélée du dieu»* ?

En termes précis, on l'appelle l'hypothèse de la révélation. Le mot révélation peut ne pas être pris littéralement. Dans ce cas, il a un sens plus large et plus général : le monde est cette révélation de Dieu, du mystère. La réalité est un signe qui permet à la conscience de l'homme, lorsqu'elle l'interprète, de comprendre l'existence du mystère. C'est en ce sens que le monde est par sa structure la révélation de Dieu. Lorsque l'homme interprète le rapport qu'il a avec la dynamique des choses, il est porté à entendre la présence d'un «Au-delà».

Mais en son sens véritable, le mot «révélation» ne représente pas les conclusions fournies par l'interprétation humaine de la réalité et de la quête du sens : il s'agit d'un fait réel, possible, d'un événement historique éventuel que l'homme peut reconnaître ou non. Judas ne l'a pas reconnu, ainsi que la majorité des hommes qui l'ont vu.

Voici la révélation à laquelle aspirait le Phédon de Platon : que Dieu entre dans l'histoire des hommes ; qu'il ne soit pas un ultime refuge accessible à l'homme seulement après la traversée des apparences, mais une présence dans l'histoire, qui parle comme le ferait un ami, un père, une mère. C'est l'hypothèse exceptionnelle, c'est la révélation au sens strict du mot : la découverte du mystère dans un événement historique avec lequel il s'identifie, dans le cas du christianisme.

*« Avec curiosité, les hommes fouillent le passé et le futur
Et ne peuvent dépasser ces deux dimensions, mais comprendre
le point de jonction de l'intemporel et du temps
est une occupation propre aux saints...
même pas une occupation, mais quelque chose qui est donné
et repris lorsque la vie est comme anéantie par l'amour,
la ferveur, l'altruisme et le don. »*

(Eliot)

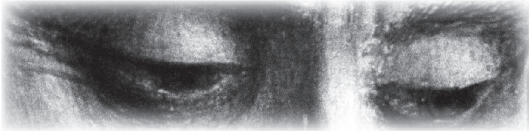
Une telle hypothèse est, *avant tout, possible*. Marie qui demandait : « Comment est-ce possible ? », l'ange répondit : « à Dieu rien n'est impossible ». Nier la possibilité de cette hypothèse est la forme extrême de l'idolâtrie, la suprême tentative de la raison pour imposer à Dieu l'image qu'on se fait de lui. Car si Dieu est mystère, comment peut-on lui dicter ce qu'il peut faire ou non ?

En second lieu cette hypothèse est extrêmement pertinente. Je veux dire qu'elle contente l'homme, qu'elle convient à son cœur et à sa nature. Il est excessivement satisfaisant de trouver une réponse à ce que l'on attend inconsciemment. Dans une telle hypothèse, Dieu ne supprime certes pas la liberté d'action, mais au contraire il la rend possible car ce qui la limite, c'est l'erreur et la fatigue propres à l'homme.

Autrefois, lorsque j'étais enfant, je me suis perdu dans un grand bois. À force de courir pendant une heure ou deux, je me suis enfoncé de plus en plus profondément dans la broussaille sans pouvoir en sortir. Comme le soleil tombait, je fus pris de terreur et je commençai à hurler. Qui sait pendant combien de temps j'ai crié ! Soudain, dans l'obscurité, j'ai entendu une voix qui me répondait. Je fus envahi par un sentiment de libération indicible. J'ai agi humainement comme il le fallait dans ce moment tragique ; j'ai retrouvé ma liberté d'action et mes pieds m'ont conduit vers le salut. Cette voix ne prenait pas ma place, elle ne m'éliminait pas ! Ce qui est terrible, c'est que dans un cas de ce genre, il semble que l'homme crie désespérément en refusant l'aide d'une voix. Ce qu'affirme Horkheimer est vrai : « Sans la révélation d'un dieu, l'homme ne réussit plus à se retrouver lui-même. »

En troisième lieu, pour être acceptable cette hypothèse doit respecter deux conditions :

- Pour être vraiment une révélation, en plus de ce que le monde dit déjà à notre cœur indigne et à notre intelligence investigatrice, il faut que l'homme la comprenne. La révélation, pour être telle, pour ajouter quelque chose au



mystère que révèle le monde, doit être traduite en des termes compréhensibles. Autrement, elle n'existerait pour nous pas plus qu'un ultrason.

• Mais Dieu traduit en des termes compréhensibles, ne serait-ce pas de l'idolâtrie ? Bien qu'on puisse la transcrire en termes humains, la révélation doit amener à approfondir le mystère. Son résultat ne doit pas être une réduction au point que l'homme puisse dire : « J'ai compris ! », mais un approfondissement qui nous permet de le connaître de plus en plus comme mystère.

Par exemple : le monde et ma vie dépendent de Dieu. C'est vrai. Mais si à la place du mot énigmatique « mystère », comme le suggère la réalité, on emploie « Père », comme le suggère la révélation, nous comprenons très bien ce terme car il fait partie de notre expérience. Est père celui qui me donne la vie, celui qui m'a révélé la beauté des choses, qui m'a mis en garde sur les dangers possibles. Ainsi donc l'Absolu, le Mystère, c'est le Père ; il est même, nous le répétons, « tam pater nemo », père comme personne. Ce que le Christ a révélé ne diminue pas l'Absolu mais approfondit en fait la connaissance du mystère : notre Père qui es aux cieux, notre Père qui es au fond de moi, à ma source, qui es en train de me construire en ce moment, qui me fais mon chemin et me conduis vers le destin ! On ne peut plus se retirer lorsqu'on a entendu cette parole de Dieu, on ne peut plus revenir en arrière. Mais dans le même temps, le mystère demeure, encore plus profondément : Dieu est père, mais il est père comme aucun autre père. Le mot révélé introduit encore plus en nous le mystère, il le rend plus proche de notre chair, et il nous devient vraiment aussi familier qu'à un fils. Personne ne respecte autant le sens de la vérité ou n'a autant de dévotion envers son père que lorsqu'il lui est très proche.

L'impossibilité d'une révélation est le dogme fondamental de la pensée illuministe, le tabou annoncé par toute la philosophie libérale et ses héritiers matérialistes. L'affirmation de cette impossibilité est l'ultime tentative de la raison pour être elle-même la mesure du réel, et donc la mesure du possible et de l'impossible.

Mais aucun préjugé ni aucune option ne peut détruire l'hypothèse de la Révélation. Elle pose une question réelle à laquelle la nature du coeur est ouverte originellement. Pour réussir sa vie, cette ouverture doit rester déterminante. Le destin du « sens religieux » lui est totalement lié.

Voici ce qui définit la dignité humaine : *« Même si le salut ne vient pas, je veux en être digne à tout moment. »* (Kafka)

